

AVANT-PROPOS

Bruxelles, le 1^{er} Juin 2006

Les responsables de ces mouvements de laïcs chrétiens, qui ont lancé voici cinq ans les Assises chrétiennes de la mondialisation (ACM), étaient mus par une idée simple : comment parler à la peur qui saisit aujourd'hui une majorité de nos compatriotes, chrétiens ou non, face à la mondialisation ? Comment jeter un pont au-dessus du fossé qui sépare ceux qui pratiquent au quotidien les marchés internationaux et disposent d'outils de lecture pour se repérer dans leur complexité, et ceux qui, écrasés par cette complexité, accablés par l'impuissance apparente des gouvernements pour en contrôler les effets, choisissent de se protéger dans l'ignorance ou la condamnation ?

Pour ces laïcs, la pensée sociale chrétienne offrait a priori des repères. Confrontée depuis longtemps aux questions posées par la tension entre l'appropriation individuelle et le respect des biens universels, entre la diversité des peuples et leur destinée commune, avertie des limites du pouvoir d'exploiter ou de consommer jusqu'à l'épuisement les richesses, cette pensée semblait offrir justement des clefs de lecture proposées à tous les hommes de bonne volonté. Il s'agissait donc, à l'occasion de ces assises chrétiennes, de communiquer une espérance, sans complaisance néanmoins à l'égard des graves menaces portées par le déploiement actuel de la mondialisation.

Le Livre blanc traduit un itinéraire bien différent de celui qui était escompté. Plutôt que de se prévaloir d'une connaissance a priori des enjeux de la mondialisation, les porteurs de cette initiative ont dû commencer par se dépouiller de leurs certitudes, abandonnant des grilles d'interprétation trop sommaires. Les Assises chrétiennes de la mondialisation sont d'abord l'histoire d'une écoute mutuelle à partir de perceptions foncièrement différentes de la mondialisation, marquée tantôt par les postures professionnelles de patrons, de cadres, de salariés, ou d'exploitants agricoles, tantôt par les traditions en vérité différentes des expériences catholiques, protestantes et orthodoxes.

Le point de départ du témoignage s'est ainsi déplacé, pour prendre comme centre, non l'appartenance à une communauté ou à une Église particulière, mais la mondialisation elle-

même, dans ses différentes manifestations tangibles, telles que l'interdépendance environnementale, les tensions autour de l'immigration, les aspects profondément contradictoires des délocalisations, les obstacles pratiques considérables aux avancées pourtant nécessaires dans le fonctionnement et l'efficacité des institutions internationales. En nous écoutant les uns les autres, nous avons laissé la place à la mondialisation elle-même ; en nous défaisant de certaines idées préconçues, nous avons paradoxalement mieux perçu la force de l'Esprit déjà à l'œuvre. Il s'agit donc moins de promouvoir l'utilité d'une référence chrétienne que de rendre témoignage au souffle de l'Esprit évangélique.

Mais que signifie en définitive, concrètement, rendre témoignage à ce souffle, dans le contexte de la mondialisation ? Le souffle est ce qui donne vie, ce qui humanise en quelque sorte. L'humanisation de la mondialisation ne prendra pas corps, du moins nous n'en sommes pas encore là, par le moyen de vastes réformes régulatrices venues du haut des organisations internationales. Trop de difficultés se liguent pour surmonter la barrière des souverainetés, et l'histoire même de la construction européenne, réalisée par des nations voisines et mue par une très profonde motivation, montre qu'il a fallu des décennies pour bâtir d'en haut une communauté de souveraineté partagée. Les progrès de l'humanisation des relations internationales se construiront par en bas, c'est-à-dire par la contagion d'initiatives partielles et volontaires des innovateurs qui auront pris le risque de s'imposer volontairement des conduites que la loi n'exige pas encore. Pour prendre un exemple significatif, l'action caritative dans laquelle beaucoup d'associations d'inspiration chrétienne sont engagées, auprès des populations africaines ou, en France, auprès des migrants, ne vaut pas seulement par le secours immédiat qu'elle apporte, mais aussi par ce qu'elle nous apprend des défaillances et des améliorations possibles de la gouvernance, locale ou internationale.

C'est pourquoi, tel est du moins l'un des messages récurrents de ce *Livre blanc* : non seulement aucune initiative personnelle ou contractuelle, dans le champ du commerce équitable, de la responsabilité sociale des entreprises, de l'accueil des migrants, n'est dérisoire, mais ce sont justement de telles initiatives, lorsqu'elles sont conduites jusqu'à leur terme, à la plénitude de leurs conséquences, qui pourront servir de modèle à la loi internationale, lorsque le moment venu les peuples et leurs élus s'y accorderont. Bien entendu, ces initiatives ne sont pas suffisantes pour fonder un ordre international plus juste. Celui-ci requiert le passage ultime à la règle de droit ; le *Livre blanc* fait de cette perspective l'aboutissement explicitement recherché de l'initiative citoyenne (voir en particulier l'axe consacré à la vie des entreprises et aux restructurations). Il reste qu'une chaîne mystérieuse relie cet aboutissement au risque initial, expression du souffle de l'Esprit.

En ce sens, c'est à une forme d'expérience spirituelle que convie le *Livre blanc*, puisqu'on ne reconnaît l'Esprit à l'œuvre qu'en s'ouvrant à lui dans une expérience intérieure. La formation personnelle, la connaissance des mécanismes élémentaires de l'économie, aujourd'hui mondialisée, font partie des conditions de cette expérience. Il n'est pas contradictoire, bien au contraire, avec la vie de Foi, que de se former sérieusement aux réalités internationales qui nous bouleversent d'autant plus que nous avons pris le parti de ne les connaître que superficiellement. L'ensemble des mouvements, associations et Églises à l'origine du *Livre blanc* s'engagent d'ailleurs à un tel effort de formation. Sous cet angle, le *Livre blanc* pourrait être une modeste initiation.

Jérôme Vignon,
président des Assises chrétiennes de la mondialisation